

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Plein soleil

Wilfrid Lemoine

Volume 5, numéro 1 (25), janvier–février 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30192ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemoine, W. (1963). Plein soleil. *Liberté*, 5(1), 54–56.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1963

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

mer déchaînée creuser les dunes, refaire leur contour et transformer entièrement le visage de la plage.

Il m'a dit que demain, rien ne ressemblera plus à ce que j'ai vu.

Plein soleil

Cette longue, longue plage de sable où je suis seul, étendu au soleil. A mes pieds, la mer dont le coeur bat jusqu'à moi. Et loin, très loin sur la plage, un petit point noir qui semble bouger. Le sable est chaud. Il est propre. il est poussière de verre. Et le point bouge. Je crois qu'il avance vers moi. Je ferme les yeux. Le soleil brûle mes paupières. Je suis bien. Je suis envoûté par la chaleur, par l'odeur marine, par le sable qui se tasse sous moi. Le temps file en un murmure cadencé de vagues qui viennent se briser près de moi. Et je sens ma vie se projeter dans ces pulsations de la planète. Ma vie qui dépend, elle aussi, de ces rythmes planétaires qui à leur tour répondent aux appels de tous les globes cosmiques et du moindre réflexe de l'univers. Je suis petit, tellement petit, mais je vibre au diapason de tout ce qui est. A la pleine lune, disait un grand vieillard que j'aimais beaucoup, à la pleine lune, je fais des cauchemars.

Le soleil me brûle; le souffle de la mer me rafraîchit. Je suis bien. Je ne saurais me lever et retourner à la maison, en haut de la falaise.

Le point sur la plage s'est rapproché. C'est un être vivant, un animal ou un homme. Un homme, je crois. Il me semble qu'il marche lentement, qu'il se balance comme un homme qui marche pieds nus dans le sable. L'homme est-il grand ou petit? Dans cette perspective plane et lisse, l'échelle des dimensions n'existe pas. Il marche sur le seuil de la plage, là où la mer éclabousse le sable. A sa gauche, l'Atlantique. A sa droite, les falaises très élevées. La grève très large, est son chemin. L'homme a les pieds sur terre mais la tête dans les nuages. S'il était ainsi près de moi, il serait géant de cauchemar.

Qu'il fait bon refermer les yeux et ne pas bouger. Le soleil est chaud, chaud, chaud. Sur la Lune il y a, paraît-il, une épaisse couche de fine poussière dans laquelle s'enliseront les premiers astronautes s'ils ne sont pas prudents. Moi, je n'irai jamais sur la Lune, mais je ne veux pas mourir avant qu'un homme ait fait le grand bond sur un autre globe. Le sable est chaud, chaud et je ne veux pas bouger. Je me contente d'ouvrir les yeux.

Le point s'est encore rapproché. C'est un homme, sûrement. Il semble grand, son corps se détache comme une ligne de bronze sur le sable blanc. Il avance d'un pas régulier mais il est encore très loin. Une ligne verticale qui grandit imperceptiblement sur le sable et dans le ciel. Je ferme les yeux. Il fait chaud. Le coeur de la mer bat jusqu'à moi. Je ne sens pas battre mon coeur. Mon corps est-il encore ici?

Il y aurait des cataclysmes terribles sur la planète Mars. Il y aurait de l'eau, de la glace et de la neige. Il y aurait de grandes plantes vertes. Il y aurait peut-être des animaux, sur Mars. Et des êtres pensants? Ai-je entendu rire?

La ligne verticale est nettement devenue un corps humain. Je ne distingue pas encore les cheveux, mais la démarche serait celle d'une femme. Ou d'une jeune fille. Je le saurai bientôt. Quelle importance n'attache-t-on pas à cette autre personne qui s'approche, quand on est seul entre ciel et mer! Chaud, chaud le soleil sur mes paupières de nouveau baissées.

J'ai vu des graphiques, des tables, des mesures. Le nègre a un volume crânien de x, une musculature y, une résistance nerveuse z. Toujours un peu plus ou un peu moins que le blanc, mais toujours dissemblable. Comme s'il y avait eu des hommes sur Mars. des hommes noirs qui auraient émigrés sur Terre il y a plus de cent millions d'années, au moment où chez eux l'atmosphère se raréfiait, où la température variait dangereusement. Des hommes qui achevaient il y a cent millions d'années le cycle que nous entreprenons actuellement sur Terre. Donc, des hommes très évolués qui auraient pu quitter leur Mars, qui auraient pu se rendre sur notre Terre, au déclin de leur évolution. La supposition n'est pas sottise. Elle n'est que fantastique, comme tout ce que nous ne comprenons pas. Le mystère est la petite ombre de notre grande ignorance. Un insecte me pique à l'oreille et je sursaute.

La personne qui vient ne porte qu'un petit caleçon de bain. Ses cheveux sont ras et sa peau semble très brune. Sa démarche est légère. Cette personne est rendue juste à la distance où il m'est impossible de savoir s'il s'agit d'un homme ou d'un enfant. C'est troublant. C'est mystérieux, ce lieu juste au delà d'une possibilité. Cet autre est à la limite exacte d'une connaissance. Cette plage est trop vaste. Et le soleil est trop chaud.

Je ne savais pas que les explosions solaires déclenchaient la pluie sur terre. Et qui aurait cru, au temps du Christ, que la Terre était dans le ciel? Que la matière n'était qu'une des multiples formes de l'énergie? Que la folie, un déséquilibre chimique? Et le courage? Et la sainteté?

Cette fois, j'ai bien entendu rire. J'ai sursauté. Un enfant est à mes côtés. Un enfant très noir, aux cheveux crépus, aux yeux de braises. Il me regarde et il rit. Il rit comme un adulte. Comme un être supérieur. Puis il court à la mer, se jeter à la mer où il nage, nage, nage...

Wilfrid LEMOINE.